

FLATTEUR

M. Sully Prudhomme, le poète français, récemment élu membre de l'Académie, a adressé à M. W. Chapman, notre collaborateur, la lettre qui suit :

PARIS, 19 Février 1882

M. W. CHAPMAN,
St-François, Beauce, Canada.

Monsieur et cher confrère,

Pardonnez-moi si je réponds trop brièvement à votre envoi si flatteur pour moi et si intéressant. Je suis excessivement occupé par toutes les obligations qui naissent pour moi de ma récente élection à l'Académie Française. Mais je n'ai pas besoin de beaucoup de lignes pour vous dire, avec la plus grande sincérité, ce que je pense de la pièce de vers que vous m'avez adressée. Je la trouve, de tout point, excellente, deux fois française, par le style et par le sentiment. Vos rimes sont très belles et souvent rares, vos épithètes sobres et justes. Votre versification est classique sans banalité, ce qui est l'idéal que je poursuis. Le sujet que vous avez traité prête à l'expression des sentiments nobles et élevés, mais je serais curieux de voir une poésie de vous sur un sujet intime, où votre originalité pût s'accuser davantage.

Croyez, monsieur et cher confrère, à ma vraie sympathie et à ma grande estime pour votre talent,

SULLY PRUDHOMME.

Voici la poésie envoyée par M. W. Chapman au nouvel académicien :

MIL-HUIT-CENT-TRENTE-SEPT.

I

Après un siècle entier de combats héroïques,
Sur le sol canadien nos défenseurs stoïques
Succombèrent, vaincus par le nombre écrasant ;
Car le roi Louis Quinze, aux bras de sa maîtresse,
N'avait pas entendu les longs cris de détresse
D'un jeune peuple agonisant.

Et nous fûmes conquis par la rivale antique.
Le vieux drapeau français repassa l'Atlantique,
Emportant avec lui des lambeaux de nos cœurs ;
Et, malgré tout l'éclat de notre résistance,
Il fallut nous courber devant l'omnipotence
Des insatiables vainqueurs.

Pour assouvir enfin sa vengeance implacable,
Méprisant des traités l'honneur inattaquable,
Albion se rua sur des corps terrassés !
Voyant le Léopard déchirer les gazelles,
L'ange du Canada se voila de ses ailes,
Pleura les beaux jours effacés.

II

En vain, toujours debout sur la brèche fumante,
L'immortel Papineau de sa lèvre écumante
Laissait tomber la foudre, en proclamant nos droits,
Ses accents se perdaient dans un désert immense,
Car les trépignements d'un pouvoir en démenée
Couvraient les éclats de sa voix.

Comme Israël pleurant le soleil de Solyme,
Comme la Verte-Erin, cette terre sublime,
Le Canada poussait des sanglots déchirants.
Dans les cercles du soir la foule exaspérée,
En racontant les maux de son âme éplorée,
Jurait la mort de ses tyrans.

Un ferment bouillonnait dans chaque cœur si mâle ;
La liberté, jetant partout sa voix qui râle,
Maudissait du Saxon le sinistre attentat ;
Des souffles effrénés frissonnaient dans la brise :
L'horizon s'estompait d'une grande ombre grise....
Soudain le nuage éclata !

Un farouche ouragan couvrit notre domaine,
En soulevant les flots d'une marée humaine
Qui joncha notre sol de morts et de blessés.
A nos armes encor la lutte fut fatale,
Car, ainsi qu'autrefois, la puissance brutale
Broya nos héros épuisés.

De ceux qu'aux champs d'honneur respecta la tempête
Quelques-uns au gibet furent porter leur tête,
En léguant un remords qui devait les venger ;
D'autres, moins fortunés, ravis à l'hécatombe,
Allèrent demander l'annéide d'une tombe
Au rivage de l'étranger.

III

Oh ! que vous étiez grands, soldats de la chaumière,
Quand, pour briser le joug forgé par l'Angleterre,
Vous osiez arborer l'étendard des combats !
Oh ! que vous étiez fiers, mes jeunes patriotes,
Lorsque l'on vous voyait affronter les despotes,
Toujours un contre vingt, de vieux mousquets aux bras !

N'écoutez que la voix du droit que l'on outrage,
Vous alliez l'esprit plein d'une superbe rage,
Le regard flamboyant d'un mépris souverain !
Vous n'aviez qu'un seul but : la liberté chérie !
Et dans vos cœurs d'acier le nom de la patrie
Tressaillait et chantait comme un clairon d'airain !

Vous avez buriné, de votre bras sans tache,
Aux champs de St-Denis, aux murs de St-Eustache

Un poème étonnant que chacun sait par cœur !
Frères des Vendéens qui mouraient sur la Loire,
Vous avez accompli ce prodige de gloire
Qui fait que le vaincu domine le vainqueur !

Vous avez entrepris des tâches olympiques !...
O Chénier, Cardinal, Lorimier, fous épiques !
Votre sang a sacré les hideux échafauds,
Régénéré le sol épuisé par vos pères,
Effacé les crachats des haines séculaires,
Cimenté l'union de deux peuples rivaux !

Soyez bénis, martyrs du saint patriotisme !
En prouvant votre force au lâche despotisme.
Vous avez conservé notre religion,
Vous avez démontré qu'avec l'Anglais sévère
Nous avons bien le droit de lever notre verre
Au grand banquet où vient s'asseoir la nation !

Maintenant, grâce à vous, sous la même bannière,
Les enfants de la France et ceux de l'Angleterre
Marchent ensemble unis dans le même chemin !
Grâce à vous, nous avons oublié la vengeance,
Et les morts ennemis, qu'illustra la vaillance,
Aux plaines d'Abraham se sont donné la main !

Grâce à vous, le pays, songeant à vos batailles,
A fait aux vieux guerriers d'égaux funérailles,
Dans un commun cercueil a recueilli leurs os,
Marqué l'endroit qui vit commencer notre histoire,
Qui vit notre défaite avec notre victoire,
D'un granit orgueilleux et digne des héros !

IV

Mil-huit-cent-trente-sept ! Étape solennelle !
Epoque dont l'éclat éblouit ma prunelle !
Nos drapeaux ont gardé des clartés dans leurs plis !
O sublime réveil ! O foudroyante aurore !
Dans le passé lointain tu resplendis encore
Ainsi que les rayons du soleil d'Austerlitz !

Depuis l'heure où l'on vit tout un peuple de braves
Se lever tout à coup pour rompre ses entraves,
Un nouvel astre d'or brille dans notre ciel,
A nos foyers bénis plane une paix féconde,
Des milliers d'exilés, accourus du vieux monde,
Trouvent sur notre plage un accueil fraternel !

Aujourd'hui, nous avons Albion pour étoile,
Au vent de ses progrès nous tendons notre voile.
Et joyeux nous narguons la tourmente et l'écueil :
Oui, l'avenir sourit à notre destinée,
Et devant nos travaux l'Amérique étonnée
Nous applaudit, avec un sourire d'orgueil !

Au bruit de nos succès la France s'est émue,
La grande voix du sang lui parle et la remue....
Soudain, vers notre sol déployant son essor,
Elle étreint sur son cœur sa fille forte et belle,
Et, pour mieux féconder sa puissante mamelle,
Elle lui jette à flots sa lumière et son or !

Et si jamais, hélas ! cette France adorée,
Cette France, qui verse en notre âme enivrée
Des souvenirs toujours pleins d'un baume odorant,
Vient à voir s'effondrer son immense royaume,
Vient à s'évanouir comme Athènes et Rome,
On devra la chercher aux bords du Saint-Laurent !

W. CHAPMAN.

ANNE DU VALMOËT

—o—

PAR

M. MARYAN.

IX

(Suite.)

Anne ressentait un certain désappointement en trouvant nu et délabré l'intérieur d'un édifice dont l'apparence est si riche. Elle s'appuya sur la balustrade de pierre, et laissa errer ses yeux sur la campagne, ne prêtant aux paroles du guide qu'une attention distraite. Tout à coup, elle tressaillit en entendant près d'elle un murmure harmonieux, des vers dits lentement et à voix basse, d'un accent rêveur par l'étranger dont l'aspect lui avait paru si remarquable.

Un ami de madame du Valmoët se pencha à l'oreille de la jeune fille :

—Reconnaissez-vous ces vers ? Ce sont les *Stances à Chambord*, de Jean de Préville.

A ce moment, la plupart des visiteurs commençaient à redescendre, et Anne dit vivement à M. de Saint-Pierre :

—Si ce monsieur voulait parler plus haut !...

M. de Saint-Pierre sourit ; ses manières étaient ouvertes, expansives, et il n'hésita pas à s'approcher de l'inconnu.

—Monsieur, dit-il d'un ton courtois, les stances que nous venons de surprendre sur vos lèvres semblent témoigner d'une certaine communauté de sentiments entre nous.... Une petite société de royalistes fidèles oserait-elle vous demander de relire tout haut des vers qui sont dans toutes nos mémoires, et qui nous sembleraient, en ce lieu, un hommage rendu à une illustre infortune ?

L'étranger s'inclina. Son regard perçant erra un instant sur son auditoire improvisé, et rencontra les beaux yeux attentifs, presque suppliants d'Anne du Valmoët.

Nous avons dit que la jeune fille n'était pas précisément jolie ; mais elle avait mieux que la beauté, elle possédait le charme, qui pare certaines laideurs elles-mêmes, et sans lequel la régularité des traits et la perfection des formes ne sauraient plaire. Sa physionomie portait l'empreinte de tant de candeur mêlée à une vive intelligence, que l'inconnu la regarda avec un intérêt réel—si réel qu'Anne s'en aperçut, et ne put s'em-

pêcher de croire qu'il redisait surtout pour elle les stances émues du poète royaliste.

Les vers étaient beaux, un sentiment sincère les animait, et, dits dans ce château, présent royal d'une nation à l'enfant qu'elle devait sitôt bannir, ils empruntaient quelque chose de pathétique, encore rendu plus frappant par la voix harmonieuse et la passion contenue de celui qui les interprétait.

Des larmes mouillaient les yeux de la jeune fille enthousiaste, et elle crut tomber d'un monde enchanté quand la voix du gardien appela d'en bas les visiteurs attendus.

M. de Saint-Pierre remercia chaleureusement l'étranger, et demanda le nom de celui qui les avait ainsi charmés.

—Mon nom ? Vous le connaissez, et c'est moi qui garderai de cette aventure un souvenir plein d'émotion : je suis l'auteur des *Stances à Chambord*.

Anne n'entendit pas les exclamations et les louanges de ses compagnons. Elle était à la fois si surprise et si charmée qu'il lui devenait impossible de proférer une parole. Les œuvres du poète étaient de celles qu'une jeune fille peut lire sans danger : l'inspiration en était pure, et elles avaient ce quelque chose de particulièrement exquis et de délicat qui, s'il restreint le plus souvent la réputation de l'auteur au cercle d'un public d'élite, le fait d'autant mieux goûter des esprits raffinés.

Anne avait donc voué à M. de Préville une admiration sans bornes, et la vue de son poète, bien loin d'être pour elle la cause d'un désappointement, répondait en tous points à l'idéal qu'elle s'en était formé. Aussi fut-elle aussi flattée que ravie lorsque, ayant demandé à être présentée aux dames qui venaient de l'applaudir, il s'approcha d'elle, et fit quelques réflexions à la fois spirituelles et profondes sur ce qui les entourait, montrant une science archéologique à laquelle un tour d'esprit vraiment poétique était ce qu'elle eût pu avoir d'absolu. Le château vide et nu prit soudain aux yeux de la jeune fille une vie intense ; M. de Préville semblait évoquer par sa parole animée les ombres des anciens habitants et des illustres visiteurs de Chambord : François Ier traçant sur une vitre son mélancolique et sceptique adage, Charles Quint, qui considérait le château comme « l'abrégé de ce que peut produire l'industrie humaine », Louis XIV et sa cour brillante avec les souvenirs littéraires qu'ils attachèrent à Chambord, où furent joués pour la première fois *M. de Pourceaugnac*, et *Le Bourgeois gentilhomme*—Stanislas Leczinski, amené par de royales vicissitudes du fond de sa Pologne aux paisibles bords de la Loire. Maurice de Saxe, enfin, qui, vivant, emplît le château de bruit de fêtes, et qui fut déposé, mort, sur la longue table de marbre qu'on montre encore aux visiteurs....

Lorsqu'on se sépara, à la fin de la journée, Anne apprit avec une agréable surprise que M. de Préville avait fait l'année précédente, à Vichy, la connaissance de madame du Valmoët, et que, ayant l'intention de passer quelques semaines aux environs de Blois, il aurait l'honneur d'aller lui présenter ses hommages.

En attendant, le soir, le récit de cette rencontre, madame du Valmoët laissa voir une réelle satisfaction, et questionna sa belle-fille avec une vivacité qu'elle montrait rarement. Le lendemain, en effet, Anne rougit de plaisir en trouvant sur la table du salon la carte de M. de Préville, et en apprenant qu'il allait être invité à se joindre aux amis que recevait madame du Valmoët deux fois par semaine.

X

Georges Auvray venait d'achever son repas solitaire, et, debout sur le seuil de la porte-fenêtre qui s'ouvrait de la bibliothèque dans le jardin, il demeurait rêveur, tantôt suivant des yeux la fumée légère de son cigare dans l'air transparent, tantôt promenant son regard sur le paysage qui s'étendait devant lui.

Sa maison était une de ces anciennes constructions quasi seigneuriales, sans architecture bien déterminée, mais de grande apparence, auxquelles d'intelligentes restaurations, tout en y introduisant l'indispensable confort moderne, laissent intacts leur caractère et leur originalité. Les murailles grises, rehaussées de cordons de briques, se voilaient aux angles d'un rideau de plantes grimpantes, et s'encadraient heureusement entre les groupes d'arbres centenaires qui, semés sur les pelouses verdoyantes, n'empêchaient pas la vue de s'étendre de tous côtés.

La ville de Blois formait dans le lointain une perspective pittoresque et animée, et entre les arbres, la Loire scintillait aux rayons du soleil couchant. Derrière la maison, c'étaient des beautés d'un autre genre : des prairies aux reflets de velours, des moissons opulentes, et à l'arrière-plan, les bâtiments rustiques de la ferme, avec leurs blanches murailles enguirlandées de vigne.

Georges pouvait à bon droit être fier de son riant domaine. D'intelligents essais en augmentaient chaque jour la valeur ; les femmes et les enfants de la contrée y trouvaient un labeur proportionné à leurs forces et largement rétribué, et l'existence saine et occupée que menait le jeune homme lui laissait encore des loisirs utilement remplis par la lecture, l'étude, et la musique, qu'il aimait avec passion.

Cependant, il ne jouissait plus comme autrefois de la vie qu'il s'était choisie. Depuis qu'Anne du Valmoët avait refusé de devenir sa femme, une souffrance latente était leur charme à ses travaux eux-mêmes, car l'affection qu'il avait si vite sentie s'éveiller dans son cœur n'était point un caprice éphémère. Toutefois, au milieu même de son chagrin, il ne pouvait complètement bannir l'espérance d'être un jour aimé d'elle. Était-il possible qu'un sentiment sincère et fidèle ne triomphât pas enfin de son indifférence ? Avec un cœur affectueux, Anne poursuivrait-elle sans lassitude cette chose creuse qu'on appelle la gloire, passant, insensible, à côté d'un amour vrai, d'une tendresse dévouée et protectrice ?

Où, Georges espérait.... Depuis le jour où son oncle lui avait révélé le motif du refus de la jeune fille, une idée ardente, tenace, s'était emparée de son esprit. Pourquoi ne tenterait-il pas de devenir célèbre pour l'amour d'elle ?.... Beaucoup de grandes idées, de sentiments juvéniles, confus, mais nobles et généreux s'agitaient en lui ; pourquoi ne les mettrait-il pas au jour ?.... Pourquoi la renommée, cette chose souvent capricieuse, ne s'emparerait-elle pas de son nom et ne lui prêterait-elle pas assez d'éclat pour attirer ce cœur qui cherchait avant tout l'auréole de la célébrité ? Il avait vu des hommes médiocres portés aux nues, des œuvres de tout genre glaner un succès immérité ; qu'avait-il fallu à la plupart de ces auteurs-là ? De l'audace et de la volonté.

Georges prit la plume et se dit résolument : Je veux écrire ! Hélas ! la volonté, qui peut tant de choses, le courage et la persévérance qui mènent à bout tant de tâches difficiles, peuvent-ils faire un écrivain ?.... Il l'espérait, et il essaya.

Ce soir-là, il pensait à son œuvre commencée, tout en laissant